

On sait l'activité surprenante de M. Massenet et son ardeur au travail. Représente-t-on une œuvre nouvelle signée de son nom, on est sûr d'apprendre en même temps qu'il est en train d'en achever une autre. A peine l'Opéra-Comique vient-il de nous donner *Werther* que déjà nous savons que *Thaïs* est terminée. Aussi la liste des opéras de M. Massenet est-elle déjà longue, et il est certain que le compositeur à qui nous devons *le Roi de Lahore*, *Hérodiade*, *le Cid*, *Esclarmonde*, *Manon*, *le Mage* et *Werther*, ne saurait en aucun cas être accusé de perdre son temps. Cette inépuisable fécondité entraîne avec elle ses avantages et ses inconvénients. Mais nous croyons qu'en ce qui concerne M. Massenet, elle a moins d'inconvénients que d'avantages. Tandis que certains tempéraments d'artistes ont besoin, en effet, d'une longue gestation préalable, pour exprimer leurs idées et leur donner une forme, il est de ces natures spécialement douées qui abordent tous les sujets comme en se jouant et savent en vertu de leur admirable souplesse se les approprier en les accommodant à leurs facultés. Est-il besoin de dire que M. Massenet a été doté par une bonne fée d'une de ces natures toutes d'impulsion, et qu'il n'est pas de ceux qui mûrissent laborieusement leurs œuvres? Mais // 297 // sa personnalité s'accommode à merveille de cette production infatigable, et cette fécondité même n'en est pas un des côtés les moins caractéristiques. Tous les ouvrages que nous venons d'énumérer nous font comprendre plus complètement dans leur ensemble le tempérament de M. Massenet que ne l'aurait pu faire un moins grand nombre d'opéras écrits plus lentement. La muse de M. Massenet, comme la plus belle fille du monde, ne peut donner que ce qu'elle a, mais elle le donne si généreusement, avec un si aimable abandon, que vraiment ce serait une impardonnable exigence de prétendre encore qu'elle donne ce qu'elle n'a point.

Le hasard nous avait placé, à la représentation de *Werther*, auprès de deux personnages dont nous nous ferons un devoir de transcrire ici les échanges d'impressions. Ces deux inconnus ne nous en voudront point sans doute de faire d'eux nos collaborateurs improvisés. Mais il est bon parfois de se reposer sur le public des soins de la critique. Aussi bien, les deux personnages dont nous parlons nous ont-ils paru résumer dans leurs opinions contradictoires ce qu'éprouvait la majorité de l'assistance. Grâce leur soient donc rendues de nous avoir épargné la peine de motiver nos jugements autrement qu'en rapportant les leurs!

Dès avant le lever du rideau, notre attention fut attirée sur nos deux voisins autant par le contraste que présentaient leur mise et leur physionomie que par le piquant antagonisme qui se décelait en leurs propos, antagonisme qui d'ailleurs n'avait point l'air de les empêcher d'être les meilleurs amis du monde. Le premier, notre voisin immédiat, avait bien l'aspect de l'être de la terre le plus désagréable: son habit démodé, sa barbe mal rasée, son air myope et têtu, tout, jusqu'à ses gants de fil, car le malheureux avait des gants de fil! le faisait apparaître comme un de ces in- // 298 // -dividus [individus] gauches, grincheux et mal élevés, qui se font un plaisir de refroidir tous les enthousiasmes et de

mettre des bâtons dans toutes les roues. Son compagnon, au contraire, élégant, souriant, irréprochable, semblait le type accompli de l'homme du monde, heureux de lui-même et des autres. La conversation de ces messieurs acheva de nous mettre au fait de leurs caractères diamétralement opposés; notre perspicacité de physionomiste ne nous avait point mis en défaut: l'homme aux gants de fil était bien un bourru et un exclusif, mais aussi bourru, aussi exclusif que son ami était aimable et de bonne composition. Tous deux nous semblèrent aimer également la musique, mais ils étaient loin de l'aimer de la même façon. L'un admirait tout ou presque tout, et l'autre rien ou presque rien. Mais ce qui semblera incroyable, c'est qu'ils s'entendaient à merveille, l'un corrigeant immédiatement par une prompte répartie ce qu'il pouvait y avoir d'exagéré dans les boutades de l'autre. Leur dialogue mis bout à bout constituait la plus saine et la plus impartiale des critiques; nous n'avons pu résister au désir de la recueillir au passage, et l'on conviendra au moins que si ce procédé dénote quelque paresse d'esprit et quelque sans-gêne, il n'est pas non plus sans présenter une certaine curiosité.

«Eh bien, mon cher A..., s'exclama gaiement le monsieur souriant et correct, vous voici sur la défensive! La rampe est encore baissée, les musiciens s'installent à peine à leurs pupitres et vous faites déjà une figure de vingt pieds de long! Vous repentez-vous si tôt d'être venu? – Que voulez-vous! répondit d'un ton maussade celui que son interlocuteur avait appelé A.... le théâtre a le don de me mettre de méchante humeur, et m'y rendre est déjà un supplice pour moi; savez-vous rien de plus exaspérant que ceci? continua-t-il en se levant, comme nous, pour livrer passage à un // 299 // monsieur obèse suivi d'une grosse dame; voici dix fois que cette cérémonie se répète en cinq minutes, et j'ai les reins brisés par le dos de mon fauteuil; attendez que le rideau soit levé, et le flot grossira encore. Avouez qu'il y a là de quoi rendre hargneux le spectateur le plus bienveillant, pour peu qu'il ait les pieds sensibles. – Et qu'il soit par lui-même disposé à la malveillance, ajouta son compagnon. Mais ce léger et inévitable inconvénient de toute réunion nombreuse vous empêchera-t-il de juger *Werther* en toute impartialité? Je ne vous crois pas à ce point injuste et cruel. Je m'attends, au contraire, à vous voir rendre les armes dès les premières notes de cette partition, l'une des plus sincères et des plus émouvantes de son auteur.

– Hum! grommela A..., vous savez qu'en face de toute œuvre nouvelle mon attitude instinctive est la méfiance; l'expérience m'a si souvent prouvé combien j'avais raison!... – Ici la méfiance ne serait qu'une méchante prévention, reprit son compagnon. J'ai passé la journée à mon piano à lire et à relire la musique de *Werther*; jamais l'auteur n'a été mieux inspiré. Vous en conviendrez à l'instant comme moi. Je suis sûr que l'abondance, le charme et la suavité des mélodies qui éclosent à chaque page de cette partition vous gagneront vous-même. – C'est bien possible, dit A..., avec un sourire qui s'efforçait d'être gracieux; mais comment prétendez-vous juger au piano d'un ouvrage écrit pour l'orchestre? comment, tranquillement assis dans votre chambre, pouvez-vous vous former un opinion sur un drame de la valeur duquel la représentation peut seule décider? J'admets encore que vous ayez pu être charmé par les

mélodies dont vous parlez. Mais qui vous dit qu'en scène elles vous produiront le même effet? Un drame lyrique n'est pas un recueil de romances, et il est des beautés musicales qui peuvent être absolument déplacées à certains moments de l'action. – Aussi // 300 // n'ai-je prétendu parler que de la musique considérée indépendamment du drame, reparti son compagnon d'un ton un peu piqué; elle est d'une qualité intrinsèque fort appréciable, et vous n'en pourrez disconvenir. Pourquoi n'avez-vous point voulu vous en rendre compte par vous-même avant la représentation? Vous l'eussiez goûtée bien davantage.

– La musique considérée indépendamment du drame dans *un drame*, appuya A..., voilà qui me paraît un joli non-sens. Que me font les plus grandes richesses musicales du monde si elles arrivent hors de propos? J'ai cru me préparer mieux que vous à la représentation de *Werther* en lisant le poème de MM. Milliet et Hartmann, tout simplement. Quant à la musique, son auteur n'ayant point pour habitude d'en écrire de fort nébuleuse, j'ai pensé que, possédant bien le texte sur lequel elle s'appuie, j'en jugerais suffisamment en l'entendant à sa place, si précisément elle s'adapte bien au sujet et à ses péripéties. – Oh! sous ce rapport, s'écria l'ami de A..., c'est merveilleux! Pas une parole, pas une intention des librettistes qui ne soit mise en valeur de la manière la plus heureuse. Mais vous avez lu le poème, qu'en pensez-vous? Ne le trouvez-vous pas, comme moi, très saisissant, très ingénieux, d'un intérêt poignant, et, avec cela, d'une simplicité et d'une rapidité tout à fait théâtrales?

En effet, reprit A..., on ne saurait nier que ce poème ne soit très bien fait; il ne dénature pas trop les personnages du roman de Goethe, dont il suit la donnée assez fidèlement. Mais tout cela était-il bien scénique? Voilà ce dont nous allons juger tout à l'heure. Le développement psychologique du héros de cette aventure sentimentale se laissait-il facilement dramatiser? Ne risquait-on pas d'en faire un amoureux d'opéra quelconque? Goethe a exprimé fort à son aise dans son livre, par d'habiles déductions, comment son *Werther* // 301 // est conduit graduellement de l'amour au désespoir et du désespoir au suicide. Le livret que j'ai lu tantôt ne me paraît pas tenir compte de cette progression habilement et savamment ordonnée par le romancier. Forcément il devait en être ainsi, me direz-vous, le théâtre use de moyens tout différents de ceux du livre, et le *Werther* de la pièce ne peut pas être celui du roman. Mais alors, *pourquoi Werther*, si vous m'avertissez d'avance que tous les dessous du personnage, les mille traits qui constituent sa physionomie sont effacés, si je n'ai plus devant les yeux que l'affabulation du roman qui n'en est qu'une partie secondaire et bien quelconque? Le *Werther* de Goethe est un caractère, et un caractère compliqué. La musique ne saurait peindre de caractères, elle ne rend que les sentiments les plus généraux, et *Werther* ne chantera pas autrement que *Faust*, bien qu'il y ait des différences que je n'ai pas besoin d'approfondir entre ces deux créations typiques. Alors quoi! Faut-il convenir qu'en tirant un ouvrage d'un ouvrage déjà fait, se suffisant à lui-même, ayant son mode de développement particulier, les auteurs de ce poème, dont je reconnais comme vous l'habileté, n'ont fait que s'emparer d'une étiquette célèbre?

J'en ai peur.

— Qu'importe, mon cher, si ce livret offrait au musicien des situations attachantes, traitées en vers soignés, si ce poème, en dehors de sa ressemblance plus ou moins exacte avec le livre dont une traduction scénique était peut-être chimérique, a un intérêt propre et réussit à vous émouvoir? Faut-il en demander si long? Ce qui m'intéresse en cette affaire, ce n'est pas le Werther de Goethe, ni Goethe lui-même, ni même l'adaptation des librettistes. C'est la musique, la musique seule. Et si le livret a inspiré le musicien, je le déclare bon, sans en exiger davantage.

— Je ne saurais, là-dessus, me ranger à votre avis, // 302 // continua A... On me promet *Werther*; je demande *Werther*. On me le présente dénaturé, j'ai le droit de m'en plaindre. On me répond qu'il était impossible de faire autrement, je réplique qu'en ce cas il fallait ne rien faire du tout et laisser Goethe tranquille. Et encore ici ces objections sont-elles toutes relatives, puisque je conviens que la version théâtrale est assez fidèle. Il est moins dangereux de tirer un opéra d'un roman que d'une pièce de théâtre, et vous savez ce que je pense des adaptations lyriques des drames de Shakespeare, par exemple; pourtant, mon avis est que, sous quelque forme qu'on se réclame de la collaboration du génie, qu'il convient de le respecter. Si cela ne se peut, la plus grande marque de respect qu'on puisse alors lui témoigner, c'est de ne pas toucher à son œuvre.

— Ainsi, selon vous, il eût fallu se priver de traiter le sujet de Werther, dès qu'il était impossible de suivre le roman pas à pas! Voyez pourtant combien ce sujet était musical et intéressant! Est-ce donc parce que les librettistes ont resserré l'action dans un dialogue plus rapide, qu'ils ont ajouté quelques épisodes et dramatisé le dénouement en faisant accourir Charlotte auprès de Werther mourant, que cela nuit beaucoup au roman de Goethe? Vous n'oseriez l'affirmer. Chacun est libre de retrouver quand il veut la version originale dont le drame n'est qu'une adaptation, et vous avouerez que vos exigences ont, dans leur absolutisme, quelque chose de passablement absurde.

— Chacun est libre d'avoir son sentiment en ces matières, répondit A..., d'un ton rogue, mais avouez aussi qu'il y a dans la pièce bien des choses qui doivent paraître inexplicables à beaucoup; des souvenirs et des allusions à certains passages du roman qui auraient demandé quelques éclaircissements. Les invocations de Werther à la Nature et son amour pour Ossian, par exemple, ne sont préparés par rien, tandis que dans le // 303 // livre, ils sont très caractéristiques et ont une valeur psychologique d'époque et de milieu. Pour admettre que tous les spectateurs fussent au fait, il faudrait supposer que tous ont lu le roman. N'est-ce pas supposer beaucoup, et ne voyez-vous pas, comme moi, le danger de pareils sujets?

— Non! si ce qu'il en reste est par soi-même clair et expressif. Et comptez-vous pour rien la puissance évocatrice de la musique? Oubliez-vous qu'elle joue ici le principal rôle et qu'il ne s'agit pas d'un drame littéraire? Je suis en principe assez opposé au système de tirer une pièce

d'un roman. Je pense que dans la plupart des cas on ne fait rien qui vaille, beaucoup d'exemples sont là pour l'attester. Mais dès qu'il s'agit de musique, je suis disposé à l'indulgence. Cela ne me choque nullement de voir un musicien s'inspirer d'un chef-d'œuvre, et si sa tentative est réussie, je passe volontiers condamnation sur le plus ou moins de valeur du texte qui lui sert à la réaliser. D'ailleurs, vous allez pouvoir juger si j'ai ou non raison: voici le prélude.»

La pièce commençait en effet, et nous devons dire à la louange de nos voisins qu'ils écoutèrent le premier acte dans le silence le plus complet, en y prêtant une attention soutenue. Ce premier acte nous fait assister à la première rencontre de Charlotte et de Werther. C'est au retour d'un bal auquel il a accompagné la fille du bailli que se déclare la passion du héros de l'histoire. Charlotte gagnée par les déclarations enflammées de Werther s'oublie à l'écouter jusqu'au moment où la voix de son père lui criant joyeusement le retour d'Albert, le fiancé auquel sa mère en mourant l'a promise, la rappelle à la réalité. Werther reste seul, désespéré le voir son rêve s'évanouir, et sa douleur s'exhale toute dans ce cri sur lequel tombe le rideau: *Un autre est son époux!*

«Eh bien! cher ami, dit le monsieur à la mise re- // 304 // --cherchée [recherchée] qui n'avait cessé de donner des signes de la plus vive satisfaction, se pâmant à tous les *pianissimo* et murmurant d'aise à toutes les fins de phrase, eh bien, que dites-vous de cela? Quelle caresse que cette musique! comme elle ondoie en sinuosités ravissantes! Comme elle s'adapte avec souplesse aux sentiments et aux situations! N'avez-vous pas goûté cet acte d'un bout à l'autre depuis le Noël enfantin qui le commence jusqu'à l'apostrophe passionnée qui le termine? J'aime infiniment le duo de Charlotte et de Werther, d'une tendresse d'abord si contenue et qui déborde peu à peu. Est-ce assez *clair de lune sentimental*, cette rentrée du bal! et la fin de ce duo, alors que Charlotte disparaît dans la maison sur le rythme délicat qui sert à souligner l'entrée des deux amants et à caractériser leur première rêverie, est-elle assez délicieuse de pittoresque expressif? N'en trouvez-vous point l'instrumentation exquise? Et la rondeur joviale du bailli, la gaieté de Johann et de Schmidt, la tendresse émue d'Albert, la malice et la mutinerie de Sophie, la joie des enfants, tout cela ne forme-t-il pas un ensemble infiniment agréable? Il n'y a pas d'airs détachés, il est vrai, mais chaque motif caractéristique est si mélodieux, d'une venue si facile, il s'enchâsse avec une telle aisance dans la trame symphonique que l'on s'aperçoit à peine que c'est l'orchestre qui a le principal rôle, tellement tout ceci semble naturel. Je ne sais si c'est là ce qu'on appelle du wagnérisme, en tout cas celui-ci me paraît tout aimable et accommodant, et je lui en sais gré. D'ailleurs, serait-ce réellement wagnérien, je vous connais assez pour penser que vous n'en seriez pas autrement effrayé.

— Rassurez-vous, répliqua l'homme à la figure maussade, la musique que nous venons d'entendre n'est pas le moins du monde wagnérienne, bien qu'il y ait, surtout dans la partie comique, des réminiscences des *Maîtres chanteurs*, qu'on y trouve des motifs caractéristiques [caractéristiques] et que le principal rôle y soit la plupart du

temps confié à l'orchestre. Quant à l'absence d'airs que vous y remarquez, je pense que vous ne vous abusez pas là-dessus plus qu'il ne convient et que vous n'êtes point la dupe d'un simple artifice typographique. Il n'y a pas d'airs ni d'ensembles à l'ancienne manière, j'en conviens, mais les phrases vocales bien et dûment conclues abondent dans cet acte, et l'on ne serait pas en peine d'en détacher plusieurs *ariosos* d'ailleurs charmants. Ce que vous prenez pour des motifs typiques ne sont que de simples rappels de phrase, dont le mélange forme un tissu symphonique assez rudimentaire qui n'est comparable en rien au réseau serré que Wagner jette sur ses œuvres. Pour moi, je découvre dans cette musique d'autres influences, celle de Gounod et celle de Schumann en tête. Schubert pourrait aussi revendiquer certains passages, mais la plupart du temps l'auteur reste lui-même, fort heureusement pour lui et pour nous. Ce qui m'a le plus frappé dans cet acte, c'est le commencement et la fin du duo de Werther et de Charlotte vraiment délicieux d'orchestration. J'aime moins le milieu: cela est trop parent du duo de Faust; la *mère* remplace la *petite sœur*, il est vrai, mais la situation est identique et la musique s'en ressent. Quant aux deux compères, ils sont manqués, scéniquement parlant, et leur comique m'échappe. Albert, par contre, est mieux réussi, et son rôle me semble musicalement un des plus heureux. Mais voulez-vous avoir mon avis le plus franc sur tout ceci? C'est de la musique opportuniste.»

Ce mot jeté dans la conversation entraîna les deux amis dans des considérations tellement étrangères à notre sujet que nous renonçons à les rapporter ici. Leur discussion était des plus animées, quand la toile se leva sur le second acte. Ils se turent immédiatement, et toute leur attention se porta sur la scène, où le drame continuait à se dérouler. // 306 //

Un épisode pittoresque ouvre ce second acte: nous voyons Johann et Schmidt attablés sous les tilleuls devant la vieille église. Une foule de promeneurs encombre la place. Ils entrent bientôt dans le temple, et Albert et Charlotte paraissent. Trois mois ont passé depuis leur union, et les deux époux échangent les plus tendres confidences. Mais bientôt ils se séparent, elle pénétrant dans l'église, lui s'éloignant seul. Werther, agité, entre en scène. Il a assisté de loin aux effusions d'Albert et de Charlotte, et son cœur déchiré se répand en débordements de douleur et de passion. Mais une main se pose sur son épaule, la main d'Albert revenu sur ses pas. En un langage ferme et digne il reconforte son ami dont il comprend la souffrance et dont il pardonne l'égaré. Les deux hommes protestent de leur amitié l'un pour l'autre, quand Sophie s'avance toute joyeuse, la chanson aux lèvres, un bouquet aux mains. En vain Albert essaye-t-il de fixer sur sa belle-sœur l'attention de Werther, celui-ci reste froid et silencieux. Albert s'éloigne avec Sophie. Charlotte sort de l'église. Une autre scène s'engage entre elle et Werther; n'écouter que son devoir, elle lui ordonne de s'éloigner, de l'oublier, et finit par prescrire au malheureux de ne revenir qu'à la Noël.

«Quelle somme de talent n'y a-t-il pas là dedans! s'écria le plus sympathique de nos deux voisins, dès que le rideau fut baissé, et quelle émotion communicative se dégage de cet acte! La gradation des sentiments y est exprimée à merveille, et toutes les scènes en sont traitées

dans la note juste. N'êtes-vous pas touché, continua-t-il, de la sincérité avec laquelle le compositeur a écrit son drame? Je vous abandonne la première scène, mais l'entretien d'Albert avec Charlotte n'est-il pas charmant de réserve pudique et d'abandon confiant? Le désespoir de Werther n'est-il pas énergiquement rendu? La scène des deux hommes n'est-elle pas émou- // 307 // -vante [émouvante] et la chanson de Sophie adorable? Enfin le second duo de Charlotte et de Werther ne dépasse-t-il point le premier, et la fin n'en est-elle pas véritablement poignante?

— Je dois convenir, répliqua celui que son compagnon interpellait ainsi, que cet acte m'a semblé avoir plus de qualités que le premier avec les mêmes défauts. La scène d'Albert et de Charlotte m'a plu en effet. Je commence à croire que décidément cet Albert a particulièrement favorisé l'inspiration du compositeur. Je trouve également la scène entre lui et Werther une des plus sincèrement émues; mais l'air que l'amoureux transi chante auparavant me semble beaucoup moins bon: on y trouve une progression ascendante que Schubert affectionne particulièrement et dont l'auteur nous a déjà servi plusieurs exemples. La chanson de Sophie est gentille, mais elle met peut-être beaucoup trop d'intention à l'être. Le second duo de Charlotte et de Werther me semble comme à vous plus réussi que le premier; je lui trouve plus d'homogénéité, plus de chaleur, plus d'accent convaincu. Vous me concéderez en échange de tout ceci que l'action est bien languissante, que l'intérêt qu'inspire Werther est bien médiocre, et que son rôle est bien monotone. Je crois définitivement que toutes mes sympathies sont pour Albert.

— Réservez, mon ami, votre jugement définitif pour le troisième acte. C'est là que je vous attends, et vous ne sauriez, avant de l'avoir entendu, prononcer un arrêt sans appel.»

Nous devons reconnaître, nous aussi, qu'après l'audition du troisième acte de *Werther* il nous était impossible de supposer que, si difficile à satisfaire que fût notre voisin, il ne se déclarât pas subjugué par le souffle réel d'émotion qui emporte cet acte d'un bout à l'autre, et nous attendions son impression aussi curieu-// 308 // -sément [curieusement] que son voisin enthousiaste avec lequel nous sympathisions de plus en plus. Mais nous devons d'abord à nos lecteurs un exposé de ce dénouement.

Un certain temps s'est écoulé depuis le second acte; nous sommes en décembre, le jour de Noël. Charlotte, seule chez elle, rêve et pense à Werther, dont le souvenir l'obsède douloureusement. Elle relit les lettres de l'absent et s'exalte peu à peu par cette lecture. Mais Sophie paraît. Elle veut savoir la cause de la tristesse de Charlotte et de l'abandon dans lequel elle laisse les siens. Une scène touchante s'engage entre les deux sœurs, Sophie s'efforçant de consoler affectueusement Charlotte et finalement lui faisant promettre de venir chez leur père le soir même. Charlotte restée seule supplie le ciel de ne point l'abandonner et de lui donner la force de continuer à faire son devoir. Mais la porte s'ouvre, Werther paraît. Exact au rendez-vous qu'on lui a assigné, il est revenu. L'émotion, les souvenirs attendris d'autrefois, se changent bientôt chez les deux amants en

transports plus passionnés, et Charlotte n'oppose plus à Werther qu'une faible résistance. Cependant le sentiment de son devoir la ressaisit bientôt tout entière, et s'arrachant à l'étreinte de son amant, elle s'enfuit, le laissant seul, désespéré. Le malheureux se résout à mourir et s'éloigne. Albert entré à ce moment demande à Charlotte troublée des explications qu'elle ne donne qu'en tremblant. Mais voici un message de Werther. Il part, dit-il, et demande à Albert ses pistolets. «Donnez-les-lui», dit Albert à Charlotte défaillante. Et l'époux se retire silencieux, tandis que Charlotte s'élançait à la suite du messenger. Mais elle arrive, trop tard. La mort a déjà presque achevé son œuvre, et Werther, agonisant, meurt dans les bras de son amie, tandis que retentissent au loin les cris joyeux des enfants entonnant le Noël du premier acte. // 309 //

Encore tout ému par le charme communicatif de la musique de cette dernière partie, nous attendions que notre voisin se prononçât sur les scènes qui nous avaient le plus vivement touché: celle de la lecture des lettres, celle des deux sœurs, celle de Werther et de Charlotte, enfin le tableau symphonique qu'accompagne un décor si réussi et la mort de Werther. Malheureusement, dans la bousculade qui suivit la fin du spectacle, les deux amis nous échappèrent, et ce ne fut qu'au vestiaire que nous les retrouvâmes, au moment où le monsieur sympathique endossait un superbe paletot de fourrure, tandis que son compagnon jetait sur ses épaules un vieux mac-farlane fort piteux. Tout ce que nous pûmes saisir de leur entretien, ce fut le mot «admirable...» proféré par le premier, tandis que le second murmurait «habileté...» Nous dûmes nous éloigner et les perdre de vue, non sans un vif désappointement.

Nous ignorerons probablement toujours ce que ces deux inconnus si judicieux dans leurs opinions adverses pensent du troisième acte de *Werther*. Quant à nous, nous le jugeons comme le doit juger, sans doute, l'aimable porteur du paletot de fourrure, et nous nous répétions le long du chemin ce qu'il s'était écrié avant le commencement de l'opéra: «Jamais l'auteur n'a été mieux inspiré.»

Quant à l'interprétation, nous supposons que les deux amis doivent être d'accord pour trouver Mlle Delna fort remarquable en Charlotte, Mlle Laisné gracieuse au possible, M. Ibos plein de moyens et M. Bouvet excellent. Les petits rôles aussi sont fort bien tenus par MM. Thierry Barnolt et Artus. Les décors et les costumes sont des plus soignés. L'orchestre joue avec une souplesse et un aplomb dont nous n'avons qu'à le féliciter.

LA REVUE HEBDOMADAIRE, 11 février 1893, pp. 296-309.

Journal Title:	LA REVUE HEBDOMADAIRE
Journal Subtitle:	Romans – Histoire – Voyages
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	11 FÉVRIER 1893
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME IX
Year:	2 ^e ANNÉE
Pagination:	296 à 309
Issue:	Livraison du 11 février 1893
Title of Article:	CHRONIQUE MUSICALE
Subtitle of Article:	<i>WERTHER</i>
Signature:	Paul Dukas
Layout:	Internal main text